

foyers bien chauds, chauds surtout de la tendresse de vos petites femmes et des caresses de vos petits enfants, ce serait le rêve. Mais ce rêve sera bien un jour réalité. Oh ! quand, quand donc enfin verrons-nous luire l'aurore de ce jour tant attendu, si ardemment désiré !

12 janvier,

Deo gratias, nous sommes au repos en arrière du front, après 5 jours de suite dans la boue, sans dormir. Je t'écris de suite cette carte afin que tu ne sois pas en peine. Tout va bien, la santé est bonne. Je t'écirai probablement ce soir ou demain une longue lettre, mais nous sommes en cantonnement d'alerte.

La bataille continue toujours. Voilà 5 jours que le canon gronde. Nous avons 180 pièces qui tirent sans discontinuer. Les Boches peut-être autant : j'en ai la tête malade. Aussitôt que je pourrai rassembler mes idées, je t'écirai mes impressions de ces 5 jours. Je t'écirai cela comme un journal. Si, comme je l'espère, rien ne survient, nous avons 3 à 4 jours de repos.

Le lendemain (= 12 janvier) est tout de même un peu mieux, car on a dormi malgré tout. Le lieutenant nous dit de vite faire les sacs, que nous pouvons partir d'un moment à l'autre. On entend toujours une violente canonnade.

La 2ème compagnie part dans la matinée, ainsi que la moitié de la nôtre, occuper des tranchées de 2ème ligne, car on craint une forte attaque. Pour nous, la journée se passe pas trop mal. On enlève avec son couteau le plus gros de la boue des vêtements et on nettoie ses armes qui ne pouvaient plus fonctionner.

Le soir, vers les 6 h, nous nous couchons, **mais à 8h 1/2,** mon escouade est nommée de garde au pays même. Nous allons au poste, qui est un hangar. Nous fournissons 3 sentinelles dont 1 devant les armes au croisement des routes, et 2 vers le général qui a son quartier général à Billy.

Toute la nuit, il arrive des blessés qui, après un pansement sommaire, sont emmenés en auto vers Villers Cotteret pour être embarqués dans diverses directions.

J'ai reçu aujourd'hui tes lettres et carte du 6 et la carte du 7 où tu me dis être de nouveau dans les tranchées ou plutôt ce qui est plus élégant dans la Villa Ratée. En avez-vous de la chance de loger dans des villas... un peu trop souterraines peut-être et pas assez confortables. Mais hélas à la

guerre... tu dois depuis longtemps t'apercevoir qu'à la guerre, on n'a pas toujours toutes ses aises ! Si cela était près de finir encore. Merci de tout mon cœur, encore une fois, de toutes tes chères bonnes lettres si pleines de la plus vive tendresse.

13 janvier,

Décidément, je ne peux pas t'écrire. Je te promets toujours une longue lettre et je n'ai pas le temps. Nous sommes toujours en alerte pour renforcer les lignes. Voilà 5 jours que la bataille continue. Hier, tout le jour. C'est affreux, la canonnade. Les Boches cherchent à forcer. Ils sont 4 fois plus nombreux. Cette nuit, nous avons reçu des renforts et des munitions en quantité. J'aurai beaucoup de choses à te raconter, si je me rappelle car voilà huit jours qu'on ne se couche presque pas. On est vanné, mais je supporte et suis en bonne santé.

Le matin (= du 13), vers les 6 heures, le capitaine reçoit l'ordre d'aller porter le reste de notre compagnie vers le plateau de Bucy pour renforcer les lignes. Nous lui demandons, nous qui sommes de garde, ce qu'il faut faire. Il ne sait. Nous allons demander au général qui nous dit de rester pour assurer le service de garde jusqu'à ce que nous soyons remplacés. Nous sommes **relevés à 10 h** par le 124ème Territorial Infanterie et nous voilà partis pour aller rejoindre notre compagnie au-dessus de Bucy. Il pleut averse.

Quand nous arrivons pour passer l'Aisne à Vénizel, on nous fait faire demi-tour car les obus pleuvent sur le pont et autour. Nous nous réfugions dans une ferme abandonnée. Nous sommes à l'abri du danger, mais qu'est-ce que les camarades doivent prendre. On voit arriver et éclater les marmites boches sur la crête du plateau par 20 à 30 à la fois. C'est un bruit assourdissant. Puis bientôt, nous voyons arriver sur la route les civils qui émigrent de Bucy, car le village aussi est complètement bombardé et détruit. Quel triste tableau ! Des femmes, des enfants sur des voitures à bébé, qui pleurent, dans la boue et sous la pluie, et des blessés qui viennent à pied (ceux qui peuvent) se faire panser à Billy.

Voici un marocain qui n'a plus qu'un bras, un chasseur dont l'oeil gauche est arraché, un autre sur un cheval qui a les jambes cassées, un autre qu'on mène dans une brouette, deux autres qui vont se soutenant. Que sais-je ? quel affreux spectacle ! Il n'y a que du sang tout le long de la route et toujours la pluie. La plaine de Bucy à Vénizel est submergée. Les blessés

arrivent couverts de boue et mouillés jusqu'aux os. Ce spectacle vous arrache des larmes. J'ai eu la chance d'être de garde et d'échapper à tant de périls.

*Pendant ce temps, qu'est-il advenu de notre bataillon ? Je puis dire que chacun a fait son devoir. La 1ère compagnie qui nous avait remplacés, a lutté jusqu'au bout, mais submergée par un trop grand nombre d'ennemis, elle a dû être faite prisonnière, de même la 4ème compagnie. Tous mes camarades du pays, **Fléchet, Fayolle, Piégay, Blanc, Gros ont pu se sauver. Il n'y a que Boynon de Haute-Rivoire et Bonnard d'Aveize qui ne sont pas reparus. Il faut espérer qu'ils sont faits prisonniers.***

Ma compagnie qui était de réserve a moins souffert pour selon qu'elle était sous le feu de l'artillerie. Beaucoup se sont garantis avec leur sac. Un est tombé, frappé d'une balle. Il a dit : "Je suis bien touché." Il a perdu connaissance. On l'a emporté, mais je ne crois pas qu'il soit mort. Un autre, un caporal de 41 ans a eu l'épaule emportée par un éclat d'obus. Il a eu la force de s'en aller jusqu'aux infirmiers, en tenant son bras droit qui ne tenait que par un centimètre de chair. Il disait en s'allant : "Malheur de malheur. Pauvre Joséphine (sa femme), maudite guerre, maudite guerre." Oh ! oui, maudite guerre, que de malheur, que de deuils, que de souffrances et aussi que d'héroïsme.

Notre bataillon n'a cédé que pas à pas et il a tenu jusqu'à 9 h du matin où il a été remplacé. Si on avait eu renfort à temps, nous aurions repris le terrain perdu, mais paraît-il, vu la crue de l'Aisne, on a pas osé envoyer des troupes, car les ponts établis étaient déjà submergés et plus difficile aurait été pour les ravitailler.

*Enfin, chacun a fait son devoir. Y a-t-il eu des fautes ? je ne sais, ce n'est pas mon rôle de le discuter ; malheureusement, beaucoup des nôtres sont restés. **Dans la bataillon, nous avons perdu environ 300 hommes, dont 1 capitaine et 4 lieutenants.***

14 janvier,

Je suis en bonne santé, sain et sauf. Nous sommes maintenant en arrière et à l'abri. **Blanc** est comme moi sain et sauf. Je ne sais pas les autres. Je ne puis pas te raconter pour le moment, la lettre ne te parviendrait pas, mais l'essentiel, n'est-ce pas, est que je suis bien portant. Embrasse mes enfants, continue à prier, car c'est grâce à tes prières que je suis vivant. Ne t'effraye pas, je suis hors danger.

Suite page 7